

# Le cul avec un grand C

En voulant tenter l'érotique, *La Vie en rose* a provoqué bien des controverses. Le cul fait-il peur aux féministes? L'auteure de la série télévisée *Baise Majesté* revient gratter le bobo.

par **Francine Pelletier**

**D'**emblée, *La Vie en rose* admettait l'âpreté du combat. «Ça n'a pas été facile. On ne devient pas une revue cochonne du jour au lendemain. Le cul nous a fait peur.» C'était l'été 1980, il y a 25 ans exactement, et nous venions de frapper le premier nœud de notre toute jeune existence. Il y en aurait d'autres, mais celui-là serait particulièrement tenace. Le sujet de controverse? Le *centerfold* érotique commandé à notre graphiste en chef, Nicole Morisset, qui montrait une femme-poisson soumise et consentante.

Pour des féministes, le cul – ou du moins la représentation qu'on en fait – a quelque chose, c'est vrai, d'épouvantant. Confrontées à une image outrageusement sexuelle, le tiraillement est soudainement immense entre le *nous* et le *je*, le bien commun et le plaisir personnel, «l'objectification» sexuelle des femmes (que nous dénonçons) et «l'objectification» sexuelle de soi-même (qui s'impose au lit). On ne peut pas faire l'amour sans devenir un objet sexuel, sapristi! Alors, vous voyez un peu le problème? Le «privé est politique» sied assez mal à la chambre à coucher. Le politique est de nature méfiant alors que la sexualité, elle, exige cette «inexplicable confiance qu'implique ouvrir son corps à quelqu'un d'autre», comme l'écrivait Pauline Réage dans *O m'a dit*. La collision frontale était inévitable.

En 1980, tout ça était assez confus. Les contradictions inhérentes au féminisme ne nous sautaient pas encore aux yeux. Déjà, nous avions les mains pleines avec nos propres contradictions, nous, filles de LVR. N'avions-nous pas fièrement annoncé le désir «d'outrepasser, de déborder, d'être excessives»? Et nous voilà six mois plus tard enfargées dans les jarretelles de l'érotisme! Et ça se disait libertaires...

Cette première confrontation a dû m'ébranler. Comment expliquer, sinon, ce (trop) long texte sur l'érotisme paru l'hiver suivant? *D'Éros, des poissons et des femmes* était mon premier grand texte dans LVR, et le premier du magazine à franchement traiter de sexualité. Je voulais fouiller le désir sexuel au féminin. Je cherchais désespérément, en fait, l'antidote à cette vision masculine et nihiliste de la sexualité, Éros et Thanatos, qui n'ésite pas à se moquer des sensibilités féminines au passage. «Un spectacle sur la migration des poissons, ça

pourrait être en effet un spectacle érotique féminin», disait Philippe Sollers dans *Les femmes, la pornographie, l'érotisme*.

Philippe Sollers, malheureusement, avait raison. Les entrevues réalisées pour mon article m'amenaient à conclure: «Plutôt que de poursuivre leur plaisir sexuel, les femmes misent sur un climat de sensualité. Érotisme et esthétique sont souvent inséparables: la fourrure, le sable, les frôlements, le clair-obscur, l'eau, les chattes. À la rigueur, des belles fesses d'hommes bien moulées dans un jean, rarement un pénis comme tel.»

C'était assez déprimant, à vrai dire. Beaucoup de choses avaient changé pour les femmes sauf, semblait-il, en leur imaginaire. Le refus de s'engager activement dans la séduction constituait pour elles un certain pouvoir, parfois même le seul: le pouvoir de dire non. Je trouvais ça quand même assez poche. Malgré la révolution sexuelle et la libération féministe, Pauline Réage et Erica Jong, on était loin de l'excès et des débordements.

*La Vie en rose* avait l'air dévergondée en comparaison. D'ailleurs, le *centerfold* de Nicole Morisset et un poème de Sylvie Dupont, *Trip de cul*, paru (anonymement) à l'automne 1980, étaient de véritables coups de poing dans un contexte autrement plus sage. LVR remettra ça cinq ans plus tard en consacrant un numéro d'été aux nouvelles érotiques, non sans déclencher d'autres grincements de dents, provoqués cette fois par la fiction (teintée de sadisme?) d'Anne Dandurand.

On ne force pas le progrès, c'est sûr.

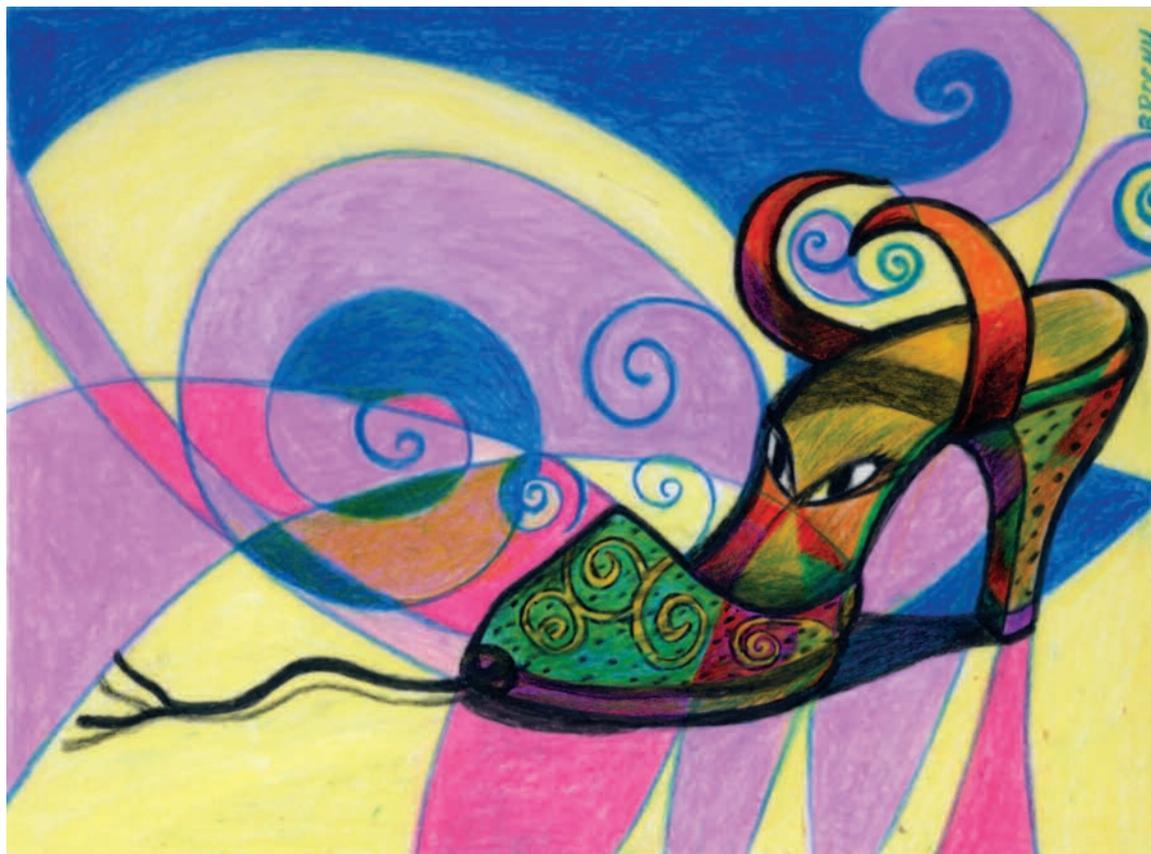
**C'**est justement le progrès que j'espérais mesurer en réalisant *Baise Majesté*, une série documentaire sur la sexualité des femmes, bien des années plus tard. On était en 2004 et j'avais tout oublié des débuts «cochons» de *La Vie en rose*. Le millénaire s'annonçait par contre dangereusement sexuel. J'avais été frappée par l'image de femmes afghanes emburkanées de la tête aux pieds, panneaux ambulants de répression sexuelle. Le contraste entre les musulmanes et les copines de *Sexe à New York* – deux grandes images culturelles de notre époque – était à couper le souffle. Comme si les femmes

menaient leur propre guerre de religion, une armée de femmes voilées affrontant une armée de femmes en sous-vêtements sexy. Madonna, Britney Spears, Nelly Arcan, Catherine M... De ce côté-ci de la planète, en tout cas, le XXI<sup>e</sup> siècle annonçait une nouvelle race de femmes, celle des conquérantes et prédatrices sexuelles. Et que ça saute !

Il me semblait assister à un changement d'attitude vertigineux. Même par rapport aux esquisses érotiques de *LVR*, la différence était de taille. Les vieilles règles ne s'appliquaient donc plus ? Une femme pouvait désormais être outrageusement sexy et intelligente en même temps ? À défaut de nous donner accès à la présidence de General Motors ou au poste de première ministre du Canada, on nous encourageait en tout cas à péter des scores au lit. Là, pas de plafond de verre, d'équité salariale ou d'hommes pour s'en plaindre. Le cul (avec un grand C) serait-il devenu le prix de consolation pour une libération toujours inachevée ?

Pour en avoir le cœur net, j'ai interviewé plus de 100 femmes sur leur vie sexuelle. « Depuis quel âge, avec qui et dans quelles conditions ? » Nous croyons tout savoir sur la vie sexuelle de nos contemporains, mais qu'en savons-nous vraiment ? Nous sommes bombardés d'images sexuelles, de conseils pratiques et de démonstrations de vibrateurs, c'est vrai. Mais si les images sont parfois juteuses, la réalité ne l'est pas forcément. *What you see isn't necessarily what you get.*

Des jeunes femmes sexuellement voraces qui semblent n'avoir ni gêne ni inhibition, j'en ai vu, bien sûr. Tout comme de vieilles dames pour qui la sexualité a été un supplice. Mais j'ai aussi rencontré leurs contraires : de jeunes femmes toujours vierges à 23 ans et au moins une septuagénaire à la cuisse extraordinairement légère. On ne peut pas affirmer impunément : « Les femmes aujourd'hui sont comme ça. » De nos jours, les romantiques à l'ancienne qui attendent le prince charmant coexistent avec les *fuck friends* et les célibataires endurcis. Il y en a pour tous les goûts.



S'il y a une constante, c'est la pression que subissent les femmes pour être désirables. Interviewée pour la série, l'écrivaine Nelly Arcan, 29 ans, est particulièrement éloquente sur le sujet. Malgré des études de maîtrise et un énorme talent, rien n'était plus important pour l'auteur de *Putain* que de séduire, voire jusqu'à la prostitution.

Incapable encore aujourd'hui de résister à l'appel de la vamp, Nelly se voit comme une précurseure de ce qui s'en vient. « Ce qui resurgit, c'est le plus profond de l'instinct, c'est le plus primitif, c'est la sexualité intégrée au système de consommation. Donc moi, en tant que femme, quand je vois sur des panneaux publicitaires des jeunes femmes à moitié nues avec des moues alléchantes qui vendent des produits de consommation, quand je vois à la télé le même scénario, parades de mode, femmes à moitié nues, etc., ça devient un modèle unique de femme sexuelle qui prend la place de tous les autres dans l'imaginaire collectif. »

Benita Rowley est un autre exemple de ce qu'elle appelle, elle, « l'épilation brésilienne du monde intellectuel ». Écrivaine également, Benita me raconta son « été à faire des pipes », incapable elle aussi, à 30 ans, de se soustraire à l'exigence d'être *hot*. « L'idée d'être pudique ou effrayée ou hésitante ne passe absolument pas aujourd'hui. On te renvoie : mais pourquoi n'as-tu pas évolué ? Je crois qu'il y a de l'intimidation dans la sexualité, du moins dans la façon dont elle est vendue et publicisée, et je ne pense pas que les femmes s'en trouvent mieux pour autant. »

Derrière ce dévergondage à la mode se dissimule un courant bien plus pernicieux : la tendance des femmes, quelles que soient leurs aptitudes sexuelles, à se dévaluer. Cette mésestime chronique a été pour moi la grande révélation de la série, une chose que je n'ai pas

## LE CONTRASTE ENTRE LES MUSULMANES ET LES COPINES DE SEXE À NEW YORK — DEUX GRANDES IMAGES CULTURELLES DE NOTRE ÉPOQUE — ÉTAIT À COUPER LE SOUFFLE.



immédiatement saisie tant les témoignages étaient nombreux et variés. De plus, le libertinage sous-entend un certain contrôle de soi, la capacité de se donner « permission », qui peut être trompeur. Mais j'ai bien vu que, si les dehors étaient « renippés », le dedans ne l'était pas pour autant.

« Beaucoup de mes activités sexuelles étaient basées – et j'ai un peu honte de le dire – sur le besoin d'être aimée », admettra Benita. « Je me souviens d'avoir eu une révélation le lendemain d'une nuit passée à sucer un gars, un de ces types néoconservateurs pas très agréable en plus. Je me voyais comme une libertine à la Erica Jong, mais dans le fond je pensais : tu vas m'aimer si je te suce la queue ! »

**E**tre aimée. Être à la mode. Être normale... En matière sexuelle, les femmes sont constamment en train de « se tortiller le cul pour chier droit ». C'est un processus compliqué centré sur l'image qu'elles ont d'elles-mêmes, plutôt que sur l'image qu'elles ont de la sexualité.

Vingt-cinq ans plus tard, je constatais avec stupéfaction que les femmes étaient encore peu axées sur leurs propres désirs sexuels. Plusieurs, par exemple, boudent la masturbation. Dans cette ère furieusement sexuelle, c'est pour le moins curieux. La raison ? « J'ai besoin d'un autre corps... c'est ça qui est sexy », me répondait-on souvent. Ce que les femmes disent réellement, ici, c'est qu'elles ne voient pas pourquoi elles investiraient autant d'effort sur elles-mêmes. Elles n'en valent pas la peine, en d'autres mots. Encore aujourd'hui, pour beaucoup d'entre elles, le sexe consiste à donner plus qu'à recevoir. Les femmes feignent l'orgasme – à 50 %, selon les statistiques les plus conservatrices – précisément pour cette raison : rendre leur partenaire (plutôt qu'elles-mêmes) heureux.

La comédienne Sylvie Moreau m'a dit comment, plus jeune, la masturbation lui semblait un acte beaucoup plus « cochon » que n'importe quel accouplement, y compris avec un pur étranger. Comme si donner son corps à quelqu'un d'autre sanctifiait en quelque sorte le processus, le justifiait. Il semble que, même aujourd'hui, la masturbation demeure une sorte de perversion sexuelle pour de nombreuses femmes.

J'ai eu d'autres mauvaises surprises : environ 10 % des femmes interrogées avaient été abusées sexuellement. *Baise Majesté* visait à débusquer la conquérante bien avant la victime. C'est donc la dernière chose que je

cherchais. Mais j'ai bientôt vu que ces femmes n'étaient pas là pour parler de victimisation. Elles s'étaient pointées parce que les abus qu'elles avaient subis les avaient rendues, contrairement à ce que l'on croit, extrêmement sensuelles. La sexualité étant toujours une donnée importante de leur vie, elles avaient beaucoup de choses à dire.

Je ne suis pas prête d'oublier Elizabeth, une grande blonde de six pieds, qui m'a parlé, avec un sang-froid troublant, de sa relation incestueuse avec son père. Je n'avais encore jamais réalisé à quel point l'inceste est une chose délicate, compliquée, une tapisserie qu'on brode en secret, petit point par petit point. Elizabeth vivait seule avec son père et son frère quand son initiation a commencé. Au début, son père lui disait simplement : « Regarde comme tu as grandi. » Il la plaçait debout devant un miroir pour le lui montrer.

Quand les attouchements ont commencé, ce n'était qu'une autre étape de la découverte. Elizabeth avait à peine onze ans quand elle a eu ses premiers orgasmes. Elle n'avait envie ni de hurler ni de se sauver. De temps en temps, elle se demandait si les enfants d'à côté faisaient la même chose, pensant probablement que non. En gros, elle était bien, presque heureuse, et montrait bientôt ses prouesses à tous les garçons du quartier.

L'idée que des enfants abusés sexuellement puissent éprouver du plaisir a été une autre révélation pour moi. Avant d'interroger des femmes sur leur sexualité, je voyais dans l'abus sexuel une forme méprisable de torture qui détruisait toute possibilité de vie sexuelle épanouie. Point. J'ai été forcée de nuancer en écoutant Elizabeth et une autre femme, qui m'a parlé d'orgasme lors d'un viol collectif. On ne veut pas entendre ces choses-là, c'est sûr. En même temps, on sait que la sexualité est souvent trouble et sans morale. Pour les femmes, en particulier, le sexe est par définition une atteinte à l'intégrité physique. Les frontières du corps, qui d'ordinaire vous protègent de toute invasion, s'ouvrent tout à coup. Tout peut arriver. Ce qui est aussi la sombre beauté de la chose.

**En me lançant dans cette série**, je m'attendais sans doute à voir beaucoup de *baby-boomers* comme moi, pour qui la sexualité est une espèce d'aurore. Le sexe est aux femmes de ma génération ce que l'éducation et le droit de vote étaient à nos mères et nos grand-mères : notre privilège à nous. Quelque part vers la fin des années 1970, nous nous sommes emparé de la sexualité comme on s'empare d'un ballon. Touché ! Pour ma part, je ne voudrais jamais cesser de courir avec ce

## LE SEXE EST AUX FEMMES DE MA GÉNÉRATION CE QUE L'ÉDUCATION ET LE DROIT DE VOTE ÉTAIENT À NOS MÈRES ET NOS GRANDS-MÈRES : NOTRE PRIVILÈGE À NOUS.

ballon. Un peu comme ces très belles femmes qui sentent leur beauté se faner, je sens une vague panique à l'idée que le sexe ne soit pas éternel. C'est une part de mon identité qui est en jeu.

À la lumière de tout ce que j'ai entendu, ma propre vie sexuelle m'est soudainement apparue d'une grande simplicité. Elle se résume, en fait, à trois petites piles bien nettes. Le sexe d'avant la puberté : j'ai sept ans, c'est l'été, et j'entre dans la chambre de mes parents pour demander des rubans. Ils sont là, couchés, à faire l'amour. Je ne sais pas ce que c'est, faire l'amour, mais je comprends instinctivement que je suis en présence de quelque chose d'effrayant et de glorieux à la fois. D'un peu bordélique aussi. J'entends encore mon père qui crie : « Ferme la porte ! » Je suis comme les petites Portugaises à Fatima, les yeux et la bouche grands ouverts. J'ai l'impression d'être témoin de constellations qui se forment, de l'univers qui explose... D'être pour la première fois étrangère à ces deux corps primordiaux, mon père dessus et ma mère dessous, plus unis que je ne les ai jamais vus auparavant, et moi soudainement plus éloignée.

Je n'ai jamais oublié cette scène. Peut-être parce que j'ai dû attendre très longtemps avant de retrouver la même incandescence. Et puis, j'ai 18 ans et je fais l'amour pour la première fois. Ça ne fait pas particulièrement mal, mais c'est assez beige, merci. Je ne connais rien de mon corps, il faut dire, et j'ignore tout de la masturbation. On est au début des années 1970 et je fais l'amour comme on renifle de la coke : parce que c'est là, parce que c'est *cool*, mais sans que ce soit le moindre trépidant, illuminant, sans jamais voyager nulle part. Je suis un cas classique de ce que Gloria Steinem a déjà résumé par : « La révolution sexuelle n'a pas tant libéré les femmes qu'elle les a rendues davantage accessibles aux hommes... »

**Et là, je découvre le mouvement** des femmes. Ou plutôt, le mouvement des femmes me découvre à moi-même : jamais n'avais-je regardé mes organes génitaux avec autant d'intensité. Sans blague, le sexe est devenu intéressant pour moi à partir du moment où j'ai découvert mon corps, avec ou sans speculum. Faire l'amour avec une femme a aussi contribué à transformer mon rapport à la sexualité. Sans cette expérience, je ne sais pas si je me serais aussi bien comprise, et si j'aurais compris toute la notion du désir féminin. Les rythmes sexuels des hommes et des femmes sont après tout très différents. La sexualité masculine est intense de

l'extérieur, alors que la sexualité féminine est intense de l'intérieur. Explosion contre implosion. Jusqu'à ce que je comprenne tout ça, me comprenne moi-même d'abord, et moi avec quelqu'un(e) d'autre, je ne pouvais pas décoller pour le grand voyage.

Après le spectacle de mes parents en orbite, c'est l'autre expérience bouleversante de ma vie sexuelle. Presque tout ce qui est venu après, à deux ou trois exceptions près, a été plus agréable. Cela ne m'a pas amenée à ne vouloir faire l'amour qu'avec des femmes, comme on pourrait le croire, mais cela m'a forcée à me reconnaître sexuellement, et m'a donné le courage de demander ce que je voulais, quand je le voulais.

**C'est cet héritage-là, je suppose,** que je voudrais garder intact. Grâce à la pilule, au féminisme, au fait d'avoir plus d'un partenaire, grâce aussi aux hommes qui n'ont pas peur de s'incliner devant le corps d'une femme, la sexualité s'est vastement améliorée au cours des 25 dernières années. On ne l'a pas encore assez dit. Il reste bien des lourdauds et des maladroites, mais nous sommes nombreux, finalement, à avoir appris à faire exploser l'univers.

Il y a eu du progrès. En même temps, comment ne pas voir un recul dans la sexualité de pantins affichée par beaucoup de jeunes femmes ? Sexualité de plus en plus désarticulée du désir et déconnectée des émotions, dont l'emblème pourrait bien être ces camisoles « à bédaine » pour bébés filles de six mois. Tout se passe comme si une nouvelle misère sexuelle avait remplacé l'ancienne, causée cette fois, non par un manque d'information, mais par ce foutu manque d'estime que les femmes traînent derrière elles comme un boa à plumes.

S'aimer, pour les femmes, demeure le plus dur combat.

---

FRANCINE PELLETIER, rédactrice en chef de *La Vie en rose* de 1982 à 1986, est journaliste et réalisatrice de films documentaires, dont *Monsieur et Baise Majesté*.

